

51 : Le sexe, objet géographique ?

Le courrier de Cassandre n°51 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 22.10.06 par les cafés-géo.

Une géographie du sexe fait partie des nouvelles manières de pratiquer la géographie que beaucoup réclament, Cassandre y compris dans son texte introductif aux « Lettres aux cafés-géo » : « tout est géographiable », rien ne doit échapper au géographe qui s'intéresse au territoire des sociétés.

Une géographie du sexe doit partir de la base : le **corps** humain est un objet de plaisir pour chaque humain et le plaisir sexuel envahit le corps dans son entier, sans rester cantonné au sexe lui-même et à l'ensemble génital consacré à la reproduction. La **pulsion** sexuelle est constitutive de l'identité : personne n'y échappe, moralistes et adversaires du sexe compris. Dans les pensées de chaque individu, le sexe est au premier rang, de manière constante, en même temps que deux ou trois pulsions vitales. Pulsions essentielles, le sexe devrait pouvoir être pratiqué librement, à la vue de tous, comme le font les animaux. Or, l'être humain se cache pour jouir. Il a fait de cette activité naturelle une activité culturelle qu'il a réservée au privé, lorsque la dichotomie public-privé a été institutionnalisée. Il a fait plus : dans le privé, il a inventé la notion d'intime, créant ainsi, dans différents domaines, un domaine réservé dans le réservé : les lieux intimes (dans le corps des individus, d'où le cache sexe, dans la parole et l'écriture - réserve et censure - dans la famille - prohibition de l'inceste -, dans les lieux et les horaires de pratique du sexe - local clos, obscurité, pas sur les lieux de travail ni pendant le travail, etc.). Cela « fait » une géographie.

Pour résumer, toute la vie est sexe et le sexe est partout. Le sexe est dans l'industrie du décolleté féminin et du faux-cul, dans l'industrie du fard et de la teinture à cheveux, dans les lieux du cinq à sept pour fonctionnaires pressés, dans les moments dits « libres » (mari en voyage, femme en vacances avec les enfants,...), dans le chiffre d'affaires des restaurants le soir, dans les thèmes du cinéma, bref dans toute la nébuleuse qui définit l'activité culturelle. Ce qui montre bien que le sexe se trouve dans la culture comme le poisson dans l'eau. Mais ne se trouve-t-il que là ? Il faudrait se demander s'il n'y a pas du sexe dans la fabrication de l'acier, le laminage du verre, l'élevage des vers à soie, etc. Dans la culture du coton, il y est : faut voir les soirées dans les champs ouzbeks, en septembre-octobre, lors de la récolte qui dure un mois !

Ceci, qui est juste un effleurement, pour dire que la géographie du sexe est bien plus vaste que ce qui en est dit par les géographes (ou plutôt pas dit). En fait, « la problématique de la sexualité est pratiquement absente du champ disciplinaire de la géographie » dit le Lévy-Lussault (*L'Encyclopédie de Géographie* de Bailly et Pumain ignore le mot sexe ; le *Dictionnaire de géographie* de Lacoste, si amusant, *de la géopolitique aux paysages*, 2003, ignore le sexe mais ne rate pas le slikke ; *les Mots* de Brunet, faut vérifier). Le *Dictionnaire* des premiers nommés ajoute même avec cruauté : « la géographie des genres, la *feminist geography*, les *Gay and Lesbian studies* ne s'intéressent pas à la sexualité...Elles passent à côté de ce qui en constitue la logique interne : l'érotisation des corps et la façon dont elle implique et construit l'espace ».

Un remarquable café géo au café de Flore, à Paris, le 24 octobre 2006, évite encore le cœur du sujet concernant la géographie du sexe. Tant qu'on ne voudra pas y pénétrer (sic), dans ce cœur, on en restera à la description qui n'explique rien ou qui aboutit à la conclusion : ça a toujours été comme ça et ça sera toujours comme ça. L'étude des routes de la prostitution n'apprend pas grand-chose de plus qu'une géographie déterministe de la circulation. Les déplacements de jeunes filles ou de jeunes garçons par les réseaux ne constituent qu'un rappel des termes de l'échange. On peut l'appliquer aux oranges ou aux animaux de compagnie : là où il y a de la demande en excès se déverse le produit des lieux où l'offre (licite ou illicite) est en excès.

La sexuaton de l'espace étant un aspect fondamental de la sexuaton dans la société, les exemples vécus ou rapportés par la presse sont innombrables. Ils constituent des catalogues dont l'intérêt n'est pas mince. Il arrive que de rares géographes s'en fassent l'écho. Mais il est très rare que ces exemples soient traités autrement que de manière phénoménologique : en ce lieu, telle chose advint. Dire qu'il y a des petites dames dans les bois de Vincennes et Boulogne permet d'occulter la vraie fonction du bois : le lieu où l'on allait protéger des cancons un moment de jouissance. Le bois de Trousse Chemise n'est pas une invention « moderne ». Ce qui est moderne, en revanche, c'est ce que décrit Aldo Naouri dans son dernier livre (*Adultères*, Odile Jacob, 2006) : une société française où l'adultère est généralisé, parfois pratiqué sur le mode sportif avec dopage incorporé (viagra, vibro-masseurs...), où l'échange sexuel est incompris au point qu'il se transforme en échangisme différé (on « saute » de mariage en mariage et de recomposition familiale en quête sur le net). Un verbe décrit bien la chose : on converge.

Pour le géographe, le reportage n'est pas suffisant. Il faudrait aller plus loin que l'énonciation de pratiques, d'autant plus qu'elles peuvent être aisément transformées en dénonciations par la morale, déviées (*La Traviata* !) par l'injonction - « c'est pas bien d'aller chez les putes, la masturbation rend sourd » - ou bien détournées vers le déni - « il n'y a pas besoin de contraception chez les nonnes » -. Ces « pudeurs » qui ne sont certainement plus de notre temps occultent la nécessité de qualifier chaque acte en fonction des critères multiples qui le fondent et lui confèrent son sens.

La difficulté globale, pour les géographes, est de bien mettre en place la qualification de leur travail dans la mouvance floue des sciences sociales. Pour ce qui concerne la sexualité, si c'est pour rapporter des faits sociaux à un territoire, un sociologue peut faire aussi bien. Ce n'est pas le rapport au lieu qui met un terme à l'étude géographique : il en est le début. Partir d'un lieu pour remonter à des causes économiques et quantifier les résultats est déjà plus élaboré, mais ce n'est qu'un hors-d'œuvre. C'est vers la complexité des causes premières qu'il faut aller. Elles sont toujours bien plus diffuses, et parfois bien mieux cachées que ce que le géographe aurait spontanément tendance à penser.

C'est pourquoi il paraît nécessaire de bien séparer les études du genre et celle du sexe, comme le font volontiers les Anglo-Saxons, et surtout indispensable de conserver le concept de sexe tel que l'entendent généralement les études des sciences sociales françaises. L'importance visible des effets de la différenciation selon le genre est si massive qu'on pourrait ne voir qu'eux et que leur étude paraît sans fin au niveau mondial. Mais ces études, extraordinairement utiles parce qu'elles mettent le doigt sur des pratiques humainement inadmissibles, resteront banales et répétitives si l'on ne va pas chercher au niveau mondial les racines profondes des diverses pratiques du sexe. Seule une telle étude, non biaisée par les

cultures, donnera du sens aux études **du** genre. Sinon, elles resteront ce qu'elles sont aujourd'hui, des études **de** genre.

De genre et politiquement correctes. Pourquoi donc ? Parce que dans l'imbrication des différents déterminants du sexe, comme **du** genre, il est capital de séparer le biologique de l'érotique, sous peine d'attribuer à l'un ce qui revient à l'autre et réciproquement. Freud et ses disciples d'un côté, les spécialistes du cerveau et des sciences cognitives de l'autre nous ont répété *ad nauseam* que la sexualité est la résultante d'une détermination anatomique soumise à une représentation sociale et parfois individuelle. Ils nous ont répété par ailleurs que les pulsions sexuelles et les pulsions de conservation se confortent mutuellement. Tout comme interagissent le corps « érotique » et le corps physiologique, bien que restant distincts. Ce n'est certainement pas par hasard que la « nature » a placé le centre physique du plaisir à proximité immédiate des lieux de la défécation et de la miction.

Or, les études des géographes continuent à nier le corps, sauf exceptions toutes récentes dues à de jeunes géographes de talent. Il me vient soudain à l'idée que personne - à ma connaissance - n'a lu Sade de manière géographique. Il y aurait pourtant « matière à ». On persiste à ne pas voir que si l'on le retire le corps humain de la géographie, il ne reste plus à la société qu'un support vide, une nébuleuse de représentations ayant cessé de s'incarner. Et quand le corps manque dans ces représentations sociales, il manque encore plus dans l'espace : le géographe finit par étudier des alignements de silhouettes le long des « routes du stupre », représentations décharnées de « phénomènes » sociaux reportés abstraitement sur des cartes par points. Alors il peut bien s'amuser à décrire les lieux du commerce sexuel, la géographie des positions de l'amour, les pourcentages d'anal et de buccal par ensembles culturels, l'impact des religions sur l'usage du latex, mille autres objets « géographiques » du désir, mais il n'aura rien compris, ni rien appris, du désir lui-même. Or, sans désir, pas de sexe, même s'il peut y avoir du genre ! Le « système ordonné des places » que tente de retrouver la recherche géographique, les règles de la circulation des corps entre les lieux qu'elle tente de mettre en évidence, tout cela ne peut apparaître : il manque l'étude fine du « corps du désir ». Ce n'est plus la géographie qui apparaît, mais des séries de comptes descriptifs.

Cassandre